Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 9

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la direction de deux de ses sociétés, celles de Gimel et de Crissier. M. Paul Bally, professeur à Lausanne, reprend la direction de cette dernière qu'il avait eue précédemment déjà. Pour Gimel rien n'est encore décidé, mais il pourrait bien être question d'un jeune instituteur de Marchissy, M. Henri Schmidely qui, ici, a su relever l'ancienne société chorale, forte actuellement de trente-cinq membres.

Parmi les exécutions récentes (que je reprocherai aux intéressés de ne point me faire connaître suffisamment), je relève comme les plus intéressantes, celles des *Revenants de Tydal*, de Fr. Hegar, et des *Voix de la forêt* de G. Weber, par l'«Union chorale», sous la direction de M. Rich. Wissmann; celles du *Chant de guerre* de R. Schumann et d'un petit ouvrage scénique *Vreneli*, paroles et musique de M. Em. Barblan, directeur de l'«Orphéon» qui s'en fit l'interprète.

Quant au répertoire de nos sociétés, il s'élargit et s'enrichit heureusement de plus en plus, et voici que, pour la première fois sans doute, le nom de Vincent d'Indy pénètre dans les cercles de la «Société cantonale» : la «Jeune Helvétie» (Morges) prépare la première audition de *L'Art et le Peuple*, un chœur de noble inspiration et de grande allure sur les vers fameux de Victor Hugo.

G. H.

La musique à l'Etranger

BELGIQUE

Décidément, le règne du «théâtre d'épouvante» s'instaure un peu partout, à la Monnaie aussi dont l'affiche fait alterner presque sans répit *Ivan le Terrible* et le trop fameux *Quo Vadis* qui, hélas ! s'implante en tous lieux ! Allez-vous en, pauvre Mozart, avec votre claire, harmonieuse et suave musique sur des fables trop naïves souvent pour notre temps ! Quel public goûte encore aujourd'hui le charme enveloppant de vos divines inspirations ? Ce qu'on applaudit et veut avant tout présentement, c'est un beau décor et de magnifiques costumes, un drame brutal, crispant les nerfs ; là-dessus, un bourdonnement musical qui n'absorbe pas trop ou quelques déchirements anti-harmoniques à grand effet ; cela suffit.

Quo Vadis répond à peu près à ce pauvre idéal. Transposé habilement du roman au théâtre, il n'a plus même d'intérêt psychologique, mais offre une suite de tableaux mouvementés.

Dans le cadre de la Rome antique merveilleusement évoquée par les superbes décors du Théâtre de la Monnaie, avec des groupements parfaitement réglés, cela fait un grand effet. Mais c'est pitié de voir tant de frais et d'efforts dépensés au profit d'un tel opéra, quant tant de chefs-d'œuvre dorment à l'ombre. Mais passons, puisque *musicalement*, il n'y a rien d'intéressant à relever dans cette partition de M. Nouguès qu'on n'écoute d'ailleurs pas. Certains soirs, un joli et amusant ballet sans prétentions de M. Lauwerijns, *Hopjes et Hopjes* [1], nous ramène dans une note plus musicale.

Mais les vrais musiciens se cantonnent actuellement au Concert. Ils y auront éprouvé des émotions d'un art vraiment supérieur. Parmi celles-ci, je dois citer en tout premier lieu, à **Bruxelles**, le merveilleux récital de piano de M. Carl Friedberg, de Cologne. On est rarement autant et aussi intensément *poète* au piano. La pensée, l'inspiration, le sentiment, la musique règnent seuls et de concert dans ces interprétations sublimes. Quand Friedberg s'avance sur la scène, vous avez déjà l'impression d'un homme à la pensée profonde, d'un artiste

[1] Petites sucreries hollandaises réputées.

recueilli, d'une sorte d'apôtre dont la parole va bientôt se libérer sur l'instrument « collaborateur ». Sous ses doigts déliés, sous cette main qui a de singuliers mouvements expressifs, le clavier s'anime d'une manière inattendue. Si dans Beethoven *(32 variations)*, il y avait parfois un peu trop de rubato, dans Brahms, ce fut la perfection, pour beaucoup une révélation. Deux petites pièces de Schubert ont été rendues avec une fraîcheur exquise, Chopin merveilleusement nuancé et compris. Ce fut vraiment très beau.

Un autre récital bien intéressant fut celui de Fritz Kreisler qui nous a joué tout un programme de délicate musique des XVIIme et XVIIIme siècles, plus trois petites pièces de sa composition dont l'une, *Caprice viennois*, est fort jolie. Un autre virtuose de l'archet, M. Elman obtenait dans la *Symphonie espagnole* de Lalo un grand succès. Le concerto pour violon de Beethoven demande une autre âme que cela ; la Paraphrase de Wilhelmy sur les *Meistersinger* veut qu'on sache « chanter » et phraser suivant le « Chant humain » ce qu'Elman paraît ignorer dans un cas où c'est cependant essentiel ! — Ce jeune artiste était soliste au premier concert populaire où S. Dupuis dirigea en première audition un bien peu intéressant poème symphonique d'un auteur belge, puis encore la ravissante légende de Vincent d'Indy, *Sauge Fleurie*, poétique et parfumée comme son titre, enfin le *Chasseur maudit*, de C. Franck d'un très grand effet toujours, et qui fut rarement aussi bien exécuté.

A la Société J.-S. Bach, beau début également. Au programme trois cantates de caractère très différent : le suave *Ich bin ein guter Hirt*, le prodigieux et grandiose *Ein feste Burg* avec son splendide choral fugué du début et le sublime récitatif arisso de la basse qui eut en M. Stephani (Darmstadt) un interprète idéal ; il ne fut du reste pas moins parfait dans la fine et spirituelle cantate *Phœbus et Pan*, mordant et incisif à souhait. Les autres solistes furent intéressants à des titres divers. Les chœurs, auxquels M. Zimmer consacre tous ses soins, ont fait de grands progrès et répondent à son attente. Le concert placé sous cette enthousiaste direction fut très réussi. A la tête de son quatuor, cet infatigable artiste ne fait pas moins plaisir. La première séance fut charmante (Haydn, Beethoven, Borodine) ; l'ensemble paraît avoir beaucoup gagné par le changement du second violon, actuellement un très jeune artiste genevois (? *Réd.*), M. Ghigo, autrefois élève de Marteau, puis après de M. Zimmer lui-même. La sonorité du quatuor est exquise, la cohésion parfaite.

Comme musique de chambre, signalons encore les séances de l'*Académie de musique* (titre bien pompeux pour un modeste institut privé) ; il y en eut trois consacrées respectivement à l'école française moderne, belge et allemande et précédées chacune d'une conférence. Les interprètes, MM. Théo Ysaye, Chaumont, Van Hout et Doehaerd ont bien défendu leur partie, et fait connaître des choses intéressantes.

(A suivre.) MAY DE RÜDDER.

FRANCE

Lettre de Paris.

Que de concerts en décembre ! N'attendez pas de moi que je vous parle de tout ce qui s'est fait de musique à Paris depuis un mois ! Je vous avouerai très franchement, — et vous l'auriez sans peine deviné, — que je ne sors pas tous les soirs de la semaine pour aller m'enfermer pendant deux ou trois heures dans une salle surchauffée, et que le dimanche je ne me mets pas en quatre pour être à la fois au Conservatoire, chez Lamoureux, chez Colonne et chez Sechiari. Vous m'en voudriez du reste d'un tel zèle, qui aurait vite fait de tuer en moi toute faculté d'audition et tout sens critique. Je choisis donc. Je vais là où quelque première audition m'attire, là où j'attends d'un interprète excellent une émotion nouvelle et rare, et

je ne vous livre encore de mes impressions que celles qui me semblent devoir être retenues. Et peut-être suis-je, en procédant ainsi, tout aussi fidèle témoin de la vie musicale parisienne que le chroniqueur le plus soucieux de n'oublier ni un titre d'œuvre ni un nom d'artiste. Résignons-nous aux ignorances nécessaires.

Les Concerts-Colonne nous donnent depuis quelque temps des programmes fort intéressants. L'heureuse initiative du jeune chef Gabriel Pierné infuse une vie nouvelle à la vieille Association. Le 27 novembre après la chaude et colorée ouverture de *Gwendoline* de Chabrier, nous entendîmes avec le plus grand plaisir d'importants fragments du *Paradou* de Bruneau (extrait de la *Faute de l'Abbé Mouret).* Deux acteurs de l'Odéon, Mlle Ventura et M. Joubé, lisaient les rôles d'Albine et de Serge entre les morceaux symphoniques. La musique de Bruneau est tout à fait poétique. Sans grand art, et par la seule force d'un sentiment très vif des choses de la nature, il nous émeut profondément. C'est très simple, parfois un peu gros, mais souvent aussi très délicat et très nuancé. Et pour ma part j'aime beaucoup cette forme d'audition où le texte litéraire s'intercale entre les morceaux de musique : surtout quand la déclamation n'a aucun caractère theâtral, quand elle a le ton réservé, contenu d'une lecture intelligente, qui ne fait qu'*indiquer* par de légères inflexions de la voix le mouvement des passions, qui s'exprimeraient peut-être sur une scène par de grands cris et de grands gestes. Le public était sous le charme, et j'étais avec le public. Après cela, l'air de l'Archange, tiré de *Rédemption* de César Franck me parut bien fâcheux. S'il y a une mauvaise page dans les partitions de Franck, une page qui ressemble à du fade Gounod, une page qui vise à l'effet et qui flatte le mauvais goût des foules, vous pouvez être sûrs que la plupart des chanteurs se précipiteront sur cette bonne aubaine et l'inscriront avec enthousiasme à leur répertoire, trop heureux de chanter de détestable musique sous le couvert d'un grand nom qui sauve la marchandise. Mais que les danses polovtsiennes avec chœur tirées du *Prince Igor* de Borodine furent admirablement interprétées, et quel art vivant et vrai, celui-là !

Enfin la *Neuvième symphonie* fut exécutée de belle façon par l'orchestre et par 400 choristes, placés derrière l'orchestre et installés sur la scène dès le début de l'œuvre, ce qui permit d'enchaîner les mouvements sans interruption trop prolongée. On y vient enfin, à ce respect dû à de tels chefs-d'œuvre !

Le dimanche 17 décembre, les Concerts-Colonne nous présentaient un acte du *Guercœur* d'Albéric Magnard, qui est une des plus remarquables productions de l'école française contemporaine, et qui reçut du public un accueil qui nous étonna par sa clairvoyance. Le public deviendrait-il sensible aux beautés nouvelles, aux beautés qui ne sont pas classées, cataloguées, étiquetées, passées au rang d'*étalons?* Quel être bizarre que ce public tantôt si réfractaire, si obstiné, ou si veule, si passif, tantôt si généreux, si ardent, si libre et si sûr !

Aux *Concerts Lamoureux,* rien à noter de bien intéressant. M. Siegfried Wagner a eu la malencontreuse idée de venir diriger l'orchestre un dimanche à la place de Chevillard, et de faire entendre quelques-uns de ses ouvrages aux Parisiens. Ce fut une lamentable journée ! Ni comme compositeur, ni comme chef d'orchestre M. Siegfried Wagner n'a réussi ; il nous a donné l'impression d'une prétentieuse nullité.

Le 4 décembre, aux *Concerts Sechiari* une jolie page de Sibelius, le *Cygne de Tuonela* (première audition en France), et d'excellentes interprétations de Gluck, de Hændel, et de Liszt par Mme Povla Frisch.

Les *Concerts Hasselmans* nous promettaient pour la première séance de la saison, un poème pour chant et orchestre d'un des plus distingués de nos jeunes compositeurs. A. Roussel, qui ne fut pas exécuté par suite de l'indisposition d'un chanteur ; mais nous avons entendu une ouverture d'un des derniers prix de Rome,

M. Louis Dumas, dont nous avons fort goûté la franchise, la solidité, et de sincère émotion.

Le *Quatuor Parent* fait salle comble avec l'audition intégrale des œuvres de musique de chambre de Vincent d'Indy. Le deuxième quatuor à cordes notamment fut interprété d'une façon merveilleuse, digne de l'œuvre.

Je suis allé au premier récital de Mme Olénine. Il était entièrement consacré aux lieds de Moussorgsky. Et Cortot tenait le piano d'accompagnement, c'est tout dire ! Mme Olénine est certainement une grande artiste. Mais je n'aime pas beaucoup sa voix, qui reste en dedans, qui a des sonorités parfois bien gutturales, qui, en somme, est très mal posée. Je n'aime pas du tout son immobilité voulue, affectée, et sa simplicité théâtrale.

Dans les séances consacrées à la *Sonate pour piano*, Mlle Blanche Selva s'est montrée une fois de plus la pianiste de génie la moins *virtuose* qui soit (au mauvais sens du mot) ; d'une simplicité *toute naturelle*, sans aucune attention au public qui l'écoute. Le public ! Je crois que Mlle Selva le méprise profondément, ou même qu'elle le *hait !* Ce sont peut-être les seuls sentiments qui puissent soutenir l'artiste dans son véritable rôle en face de cette foule avide et féroce, amassée dans une salle pour se repaître — d'idéal sans doute, — mais aussi du spectacle de la torture infligée à l'interprète, cette foule qui ne s'est jamais vue du seul point de vue d'où l'on puisse la juger, de la scène ! — Quelle sérénité, quelle grandeur, quelle clarté, quelles exquises douceurs et quelle force dans le jeu incomparable de cette femme qui est à coup sûr la première pianiste de notre époque, mais qui n'a rien fait pour qu'on le sache dans le monde entier !

Le célèbre violoniste Henri Marteau a joué un Concerto de Mozart à l'un des derniers concerts du Conservatoire, et il a donné quelques jours après un Récital avec orchestre à la Salle Gaveau, où il se montre tout à fait admirable. Quel beau style ! Quelle puissance dans la sonorité ! Quelle pureté classique ! Ce fut un triomphe.

Un peu partout on entend les *Préludes* pour piano de Debussy, dont quelques-uns compteront parmi ses ouvrages les mieux inspirés : la *Fille aux cheveux de lin*, la *Cathédrale engloutie*, les *Collines d'Anacapri*, etc.

On a reparlé encore un peu ce mois-ci de l'envahissement de la scène de l'Opéra-Comique par les auteurs italiens Le privilège de M. Carré expirant en fin d'année, il est question de modifier le cahier des charges dans le sens des revendications des compositeurs français.

Qui vivra verra ! PAUL LANDORMY.

La musique en Suisse

Association des Musiciens suisses

Bourses au concours. — L'Association des Musiciens suisses met au concours pour 1912-1913 cinq bourses d'études de mille francs en deux annuités. Le concours aura lieu dans le courant de l'été 1911 à Berne et sera jugé par un jury composé de MM. Andreae (Zurich), Suter (Bâle), et J. Lauber (Genève).

Pour les conditions du concours, s'adresser à M. Edmond Röthlisberger, président de l'A. M. S., 5, Promenade Noire, à Neuchâtel.